

Maryse Esterle-Hedibel

Chercheuse au CESDIP (Centre de Recherches sociologiques sur le Droit et les institutions pénales)

Maître de conférences à l'Institut Universitaire de Formation des Maîtres de Nord Pas de Calais

Usages de drogues, risques routiers et transgression

Recherche menée

avec la collaboration du GRECO (Groupe de Recherches et d'Etudes sur les Conduites Ordaliques)

et avec le soutien de la Fondation MAIF

Introduction

La consommation de drogues au volant est un sujet d'actualité. Une loi récente vient d'instituer le dépistage de « substances et plantes classées comme stupéfiants » pour tout conducteur d'un véhicule impliqué dans un accident mortel de la circulation. (juin 1999).

Cette recherche a pour objet d'étudier la perception des risques routiers par des usagers de drogues illicites. C'est une recherche de type qualitatif, par entretiens semi-directifs avec 50 usagers de drogues rencontrés à l'hôpital Marmottan et dans des centres d'accueil, par réseaux informels de consommateurs et par le biais d'associations. [1]

La notion de risque, qui reste variable selon les époques, n'est pas clairement établie en ce qui concerne les produits psychotropes interdits et la conduite routière, en l'absence de campagne officielle de prévention. Si les risques liés à l'alcool sont largement connus, les risques éventuels liés à la consommation de drogues illicites le sont beaucoup moins. De nombreux travaux ont été menés sur les conduites toxicomaniaques. D'autres chercheurs ont travaillé sur les prises de risque sur la route. Les croisements entre les deux approches sont rares.

Les produits consommés

Sous l'appellation « drogues illicites » on trouve des produits très différents.

Le cannabis est un produit perturbateur du système nerveux central. La plupart des usagers de cannabis le consomment sous forme de haschich (pâte fabriquée à partir de la résine de la plante) ou d'herbe (produite par émiettement et pulvérisation des feuilles ou des fleurs de la plante). Dans les deux cas, le produit est mélangé à du tabac. Le haschich est plus consommé car plus disponible et moins cher. Ceux qui font pousser leur propres plantes peuvent obtenir de l'herbe plus facilement. Le haschich a une plus haute teneur en *thc* (tétrahydrocannabinol) que l'herbe. Il peut se consommer dans des gâteaux ou autres préparations sucrées. Mais cet usage est relativement peu courant en France, et nous n'en avons pas rencontré de consommateurs, la consommation la plus courante étant la cigarette (le joint).

D'après une étude récente, les consommateurs de cannabis que l'on rencontre le plus fréquemment sont plus jeunes que les consommateurs d'autres drogues illicites, ils sont bien intégrés, leur niveau d'études est relativement élevé. Ils ont une consommation régulière et plutôt conviviale qui semble s'épuiser avec l'âge. Nous l'avons effectivement constaté pour 5 d'entre eux dans notre échantillon.

Nous retrouverons ces données sociologiques dans la majorité de nos entretiens avec des consommateurs de cannabis.

L'héroïne appartient à la catégorie des dépresseurs du système nerveux central. Elle est fabriquée à partir de la fleur de pavot. Elle est utilisée de plus en plus dans le cadre de poly-consommations. *L'absorption d'héroïne provoque un flash, puis suit une phase de détente ou « planète » et enfin le retour à la réalité avec rapidement un phénomène de manque [2].*

L'héroïne est surtout injectée, mais peut-être aussi sniffée. Cette pratique s'est développée avec l'épidémie du SIDA.

Les 13 consommateurs d'héroïne que nous avons rencontrés sont tous dans une pratique intensive.

La cocaïne est un stimulant du système nerveux central. C'est un alcaloïde tiré des feuilles d'un arbuste que l'on trouve en Amérique latine.

Elle est surtout sniffée mais aussi fumée (c'est le *crack*) ou injectée (c'est le *speed-ball*). Deux sujets de notre échantillon consomment du crack. Les effets ne sont pas fondamentalement différents de ceux de la cocaïne sauf qu'ils sont beaucoup plus brutaux et massifs et l'effet en est plus court. .

Les consommateurs de cocaïne sont très souvent des poly-consommateurs (c'est le cas pour les sujets de notre échantillon) ; ils sont repérés par le produit principal, qui n'est pas toujours la cocaïne. Leur nombre est sans doute de ce fait sous-estimé.

Les cocaïnomanes repérés sont essentiellement des hommes, d'une moyenne d'âge de 29 ans en 1997. Ils sont parmi les plus âgés des usagers de drogues illicites. Ils ont pour 70 % d'entre eux des professions non définies ; il faut toutefois tempérer ce chiffre par le fait que les cocaïnomanes de milieux artistiques ou d'affaires sont moins repérés par les agences de contrôle et les services de soins que les autres.

L'ecstasy est une drogue de synthèse qui fait partie des amphétamines, c'est un stimulant du système nerveux central. Son principe actif est le *mdma* : méthylène dioxy méthamphétamine ; depuis 1985, il est classé au tableau 1 des produits psychotropes (produit pouvant provoquer des abus et sans intérêt thérapeutique).

L'ecstasy est consommé principalement dans les soirées techno (rave) ; sa consommation est associée à la musique techno. En effet, le rythme de la techno est le même que celui des battements du cœur sous effet d'ecstasy, d'où l'engouement pour sa consommation. Les comprimés d'ecstasy sont avalés (*gobés*) par les consommateurs. Un rapport de l'inserm conclut à la toxicité du produit et à sa dangerosité, en particulier dans un contexte de consommation : danse, hyperthermie, consommation d'alcool associée, manque de sommeil et de nourriture.... De ce constat de dangerosité est né un débat entre les partisans des actions de testing et ceux qui réfutent leur intérêt, une bonne ecstasy (non coupée d'autres produits) étant de toutes façons considérée comme dangereuse.

Les connaissances médicales

Tous ces produits étant interdits à la vente légale, leur composition n'offre aucune garantie aux consommateurs et les effets peuvent donc être très différents selon les cas. D'autre part, l'état psychologique de la personne a une incidence sur les effets des produits, ainsi que les circonstances de la prise. Les données de type médical sont donc à envisager avec ces limites.

Si toutes les drogues illicites n'entraînent pas spécifiquement une incapacité à conduire, les chercheurs notent des modifications des perceptions pouvant potentiellement générer des dangers différents selon les produits et les doses consommées. L'étude des interactions avec d'autres produits dont l'alcool, mais aussi des médicaments ou des mélanges de drogues illicites, est encore très parcellaire. Par ailleurs on ne dispose pas actuellement de données quantitatives fiables sur la conduite routière en état d'imprégnation de produits psychotropes. Les effets de la consommation de drogues illicites sont globalement méconnus par les usagers de drogues eux-mêmes qui ne se réfèrent pas à une norme du risque, comme cela peut être le cas en ce qui concerne l'alcool.

L'ensemble de la population réinterprète les lois concernant la sécurité routière dans le sens d'un décalage entre respect de la loi et respect de sa propre sécurité. Les prises de risque sont courantes dans toutes les couches de la population mais procèdent de représentations différentes selon les formes d'intégration socio-professionnelles et la place sociale des produits dans la vie quotidienne des individus.

Les modes de consommation

En matière de mode de consommation, les catégorisations ordinairement opérées distinguent l'usage, l'abus et la dépendance. Nous avons opté pour distinguer l'usage intensif, régulier ou occasionnel.

Les consommateurs *intensifs* (tous les jours, de manière dépendante et intensive) se retrouvent pour un cas chez les usagers de cannabis et pour les autres chez les héroïnomanes et cocaïnomanes. Ils sont majoritairement sans emploi fixe, et ont connu des épisodes délinquants.

Les consommateurs *réguliers* (tous les jours, en petites quantités, jusqu'à 5 joints pour le cannabis) se retrouvent massivement chez les usagers de cannabis et d'ecstasy. Ils ont majoritairement une activité professionnelle ou sont en formation pour les plus jeunes.

Les consommateurs *occasionnels* (une fois par semaine, une fois tous les 15 jours, lorsque l'occasion se présente), se retrouvent parmi les usagers de cannabis. Ils ont également une activité professionnelle régulière.

Pour chaque groupe, la recherche analyse les perceptions des risques, le rapport à la loi, l'échelle des risques selon les produits consommés et leur mode de consommation.

L'échelle des risques

Le produit considéré comme le plus dangereux au volant par l'ensemble des usagers rencontrés est l'alcool ; la cocaïne, par le sentiment de puissance et l'agressivité qu'elle provoque, est placée au même niveau de dangerosité. Les risques liés à la consommation intensive de cocaïne sont multiples et induits par le mode de vie saccadé et le sentiment d'urgence liés à cette consommation. Les sujets semblent n'avoir aucun répit par rapport à ce mode de vie et ne peuvent pas contrôler leur conduite. Les hallucinogènes sont proscrits. Les usagers d'héroïne mentionnent les risques d'accidents liés au manque, qui induit des prises de risques très importantes pour rejoindre les lieux d'approvisionnement. L'assoupissement consécutif à la prise est également souligné comme un danger, encore que les usagers se trouvent rarement au volant immédiatement après avoir consommé.

Les usagers de cannabis considèrent la conduite sous l'emprise de ce produit comme potentiellement dangereuse du fait de l'euphorie qui peut les gagner, d'une distorsion de la perception de la vitesse et du l'assoupissement qui peut les gagner.

L'ecstasy est considérée comme un produit relativement dangereux et déconseillé en situation de conduite. Les rituels autour de sa consommation contribueraient à éliminer les occasions de conduite sous effet de ce produit, à part pour des débutants non initiés.

Synthèse des résultats

C'est bien le mode de consommation qui différencie les perceptions des risques routiers sous effets de drogues illicites.

Les consommateurs intensifs de produits développent un discours contradictoire, dénie le danger d'autant plus qu'ils sont dominés par la recherche et l'usage du produit. On observe à ce propos un discours proche chez un usager intensif de cannabis et des usagers d'héroïne. Les parcours des consommateurs intensifs sont marqués par une intégration socio-professionnelle très limitée au moment où se fait l'entretien. La marginalité, qui pré-existait à l'usage de drogues, se signale par une distance par rapport au monde du travail, des pratiques délinquantes fréquemment rencontrées, une grande défiance envers les représentants de l'autorité. Contrairement à ce que l'on aurait pu attendre, les usagers intensifs de drogues conduisent, en empruntant des véhicules, en les achetant à bas prix ou au contraire en se procurant des véhicules de luxe (c'est le cas pour certains dealers). Ils soulignent les risques perçus de l'usage intensif de cocaïne, d'héroïne, de cannabis ou de drogues de synthèse mais ne mettent pas spontanément en actes des stratégies de réduction de ces risques. Ils les minimisent quelquefois ou les dénie après les avoir notés.

Les usagers réguliers ou occasionnels de cannabis mentionnent des contraintes familiales, professionnelles, mais aussi la sécurité et la stabilité d'un mode de vie organisé autour du travail légal et de relations affectives plus construites et pérennes. Très attachés à leur consommation, ils souhaitent la dépénalisation pour pouvoir la pratiquer au grand jour. Elle est en effet la seule transgression notable dans leur vie quotidienne, ce qui n'est pas le cas pour les consommateurs intensifs.

Les risques liés à l'usage du cannabis sont soulignés par les usagers réguliers et occasionnels. Ceux dont la consommation a évolué au fur et à mesure qu'évoluait la place sociale du produit dans leur vie distinguent deux périodes : la période de consommation intensive, marquée par une conduite routière dont les risques sont indifférenciés par rapport aux autres activités de la vie quotidienne, et la période actuelle de consommation régulière ou occasionnelle marquée par des précautions prises afin d'en éviter les risques en situation de conduite. Ils continuent à consommer, mais beaucoup moins, à des moments et dans des lieux précis, en organisant à l'avance « l'après-usage », ce qu'ils ne faisaient pas lorsqu'ils fumaient de manière intensive.

Les usagers d'ecstasy participent d'une « *micro-culture* » des fêtes techno. La réduction des risques est le fruit d'une réflexion collective, la notion d'initiation des débutants est présente.

Moins la consommation est intensive, plus le sujet peut prendre du recul par rapport à elle, placer le produit dans le cercle de la convivialité et non pas du besoin, et élaborer des stratégies utiles pour en réduire les risques.

Le rapport aux représentants de la loi

Une majorité d'usagers pense que les forces de l'ordre ne savent pas détecter leur consommation lors de contrôles, qu'il s'agisse de haschich ou d'autres psychotropes. Ils mobilisent toute leur énergie pour paraître « à jeun » ; Le plaisir de la consommation supplante la crainte des poursuites liées à cette consommation. Les risques liés à la sanction de la transgression de la loi sont très minimisés par l'ensemble des sujets rencontrés. Les sujets qui sont dans un registre ordalique investissent le rapport aux autorités ou les questions sanitaires de défis jetés à eux-mêmes dans une recherche existentielle.

Les usagers occasionnel ou réguliers de cannabis n'accordent pas de crédibilité à l'action des forces de l'ordre, puisqu'ils souhaitent une modification législative à ce propos. Ne se sentant pas « délinquants », ils ne se projettent pas dans l'éventualité d'une arrestation. Ils consomment en privé pour leur majorité et pensent être à l'abri de la répression. En l'absence de tests semblables aux éthylomètres, ils ne croient pas que les forces de l'ordre soient capables de détecter leur consommation. Ils se sentent de ce fait relativement protégés. Le risque de voir des tests se mettre en place freinerait plus leurs déplacements motorisés que leur consommation.

Les usagers intensifs d'héroïne ou de cocaïne ont une habitude des contacts avec la police et la justice pour des infractions extérieures à la conduite routière. Ils comptent sur leurs capacités de dissimulation pour éviter les sanctions que d'ailleurs ils discernent mal. Dans l'échelle des transgressions, la conduite sous effet de drogues illicites se situe assez bas et le risque d'interpellations est de ce fait banalisé.

Les usagers d'ecstasy qui fréquentent les rave ont une certaine connaissance des contacts avec les forces de l'ordre, directement liés à leur activité festive, où les drogues illicites sont présentes. Les contrôles par les forces de l'ordre sont vécus comme dangereux par les habitués des rave, à l'occasion de fêtes dont la dispersion peut générer des risques d'accidents lorsque les participants sont sous effet de produits.

Une de nos hypothèses portait sur les conduites ordaliques, caractérisées par la recherche d'expériences extrêmes aux cours desquelles les sujets surmontent un risque vital pour se prouver qu'ils peuvent vivre. La confrontation avec soi-même, le défi au hasard, au destin, les épreuves passées dans la recherche du produit sont présents dans les discours de certains consommateurs intensifs. On ne les retrouve pas chez les consommateurs réguliers ou occasionnels.

L'ensemble des usagers de psychotropes ne recherche pas à prendre des risques ou à vivre des émotions fortes à travers la conduite sous effet des produits. Cependant pour deux d'entre eux, la prise de risques sur route serait recherchée comme une épreuve de type ordalique du même type de celle qu'ils vivent dans l'expérience toxicomaniaque. Il s'agirait pour eux de défier leurs propres limites pour acquérir la certitude qu'ils peuvent vivre.

D'une manière générale, les consommateurs réguliers ou occasionnels ne sont pas opposés ou sont même favorables à des actions de prévention en direction des usagers potentiels ou réels de drogues licites et/ou illicites. C'est d'ailleurs un aspect de leur motivation à répondre favorablement à nos demandes d'entretien. Lorsqu'ils approfondissent leur point de vue, ils estiment que la prévention est utile pour les personnes qui commencent à faire usage de psychotropes afin de les avertir des dangers de ces usages non contrôlés au

volant. Certains pratiquent une sorte d'initiation informelle avec les « débutants », tout en se considérant suffisamment avertis eux-mêmes.

En ce qui les concerne directement, ils considèrent contrôler correctement la situation, quelquefois par l'abstinence en conduisant ou par des doses estimées comme étant minimales et non dangereuses. Chacun se fie à son expérience et à sa propre appréciation des risques courus. Il est à noter qu'aucun ne mentionne des connaissances scientifiques sur ces questions. Ces consommations restent dans le domaine du plaisir ou du besoin selon les modes d'usage.

Cette recherche est la première du genre en France. Ses résultats montrent le poids du silence en matière de prévention, induit par les interdictions légales, et ouvrent des perspectives vers d'autres recherches pouvant développer le champ des connaissances sur la question et nourrir des actions de prévention ou de réduction des risques.

[1] Elle a duré 18 mois. (juillet 1997- janvier 1999). L'échantillon se compose de 14 consommateurs réguliers ou occasionnels ou intensif pour l'un d'entre eux), de cannabis, 13 consommateurs intensifs d'héroïne, 4 de cocaïne, 3 d'acides ou d'amphétamines (réguliers) et 15 fréquentant des rave (dominante de consommation d'ecstasy).

Des entretiens semi-directifs ont été menés avec 35 d'entre eux, 15 ont fait l'objet d'entretiens de groupe. Un questionnaire reprenant des données de base sur les caractéristiques et les comportements des ravers a été diffusé dans des raves (soirées techno). Ce questionnaire a permis d'obtenir des données supplémentaires sur les participants à ces soirées, leurs consommations de produits psychotropes, l'utilisation des véhicules motorisés et le rapport aux risques routiers.

[2] Ces données et celles qui suivent sont issues de La drogue : où en sommes-nous ? Nathalie Frydman et Hélène Martineau, La documentation française, 1998, p.130